

exercices fort intéressants. Par faveur spéciale, et grâce à la bienveillante autorisation de M. le général de Monard, il a été permis à notre dessinateur d'assister à ces exercices et d'en présenter les différentes phases sous un aspect fort pittoresque et fort exact à la fois.

UN ASSASSIN POLITIQUE

Lorsque Hong Jong-ou pénétra pour la première fois dans mon atelier, il n'était que depuis quelques jours à Paris et ne savait pas un mot de français. Un Japonais nous servit d'interprète; après avoir échangé quelques banalités, la conversation tourna, et je crois que les deux Jaunes se mirent à parler politique. Je vis alors le Coréen, dont sans doute la corde sensible avait été touchée, se dresser de toute sa hauteur, les traits contractés, les yeux étincelants, superbe, et pendant quelques secondes, à côté du Japonais délicat et mièvre, il me sembla que sa tête touchait au plafond. Je fus pris à son aspect d'une sorte de terreur secrète, où se mêlait un peu de l'admiration que m'avait inspirée un tigre royal rencontré jadis à Singapour. Le monstre venait d'être capturé, et malgré les barreaux de la cage étroite où on l'avait poussé, pantelant, frémissant, ramassé sur lui-même et la gueule entr'ouverte, il répandait encore l'effroi autour de lui.

A dater de ce jour Hong Jong-ou fut mon commensal et pendant des mois le même toit nous abrita.

Le scepticisme de mes amis coloniaux a plus d'une fois reproché à ma naïveté d'avoir pu croire un instant qu'un tel homme, dont j'avais deviné le caractère et les hautes aspirations, pourrait être un jour utile à mon pays.

La note suivante que, après renseignements pris, j'avais rédigée dans le but d'intéresser à son sort certains personnages haut placés dans le gouvernement, me servira de justification.

5 février 1891.

Hong Jong-ou — né à Séoul (Corée), en 1854; marié; une fille. Seul fils d'un lettré (noble de la classe des Sa-Jo), vient de passer deux ans au Japon où il s'est mis en rapport avec les hommes politiques; l'un d'eux, M. Hanaké, ancien ministre, que son libéralisme trop accentué tient éloigné du pouvoir, lui a donné une lettre de recommandation pour M. Clémenceau, Hong Jong-ou est arrivé à Paris le 24 décembre 1890, muni, en outre, d'une lettre d'un missionnaire, pour Mgr Mutel, évêque de Corée, qui venait de quitter la France lorsqu'il s'est présenté rue du Bac. Les Pères de Chine n'ont pas compris un mot du discours du Coréen; seul, M. Mugabure, missionnaire du Japon septentrional, a pu s'entendre avec lui.

N'ayant pas de place chez eux, les Pères l'ont envoyé rue de Turenne, à la maison de famille des anciens élèves de Saint-Nicolas, où il a été logé provisoirement dans une mansarde.

Son passeport pour l'Europe, — obtenu à grande-peine, paraît-il, est ainsi conçu :

« Le ministre des affaires étrangères du gouvernement coréen délivre le présent certificat d'identité à Hong Jong-ou, natif de Séoul, qui va faire ses études de droit en Grande France, et prie les agents de ce pays de surveiller sa conduite, afin qu'il ne se rende coupable d'aucune faute et puisse mener à bien ses études.

« De l'année du Sanglier, le....

« Signé : KIN,

Ministre des affaires étrangères. »

Hong Jong-ou a soif de s'instruire; très ambitieux, il aspire à se pénétrer de la civilisation européenne afin d'en faire profiter son pays.

Curieux, surtout, de politique française, il veut dans quelques années retourner en Corée pour se mettre à la tête d'un mouvement analogue à celui qui a amené l'état actuel du Japon. Il compte, pour l'aider dans cette entreprise, sur ses jeunes compatriotes, assez rares, qui se sont depuis peu répandus en Russie et dans les Etats-Unis, dont le programme est contenu dans ces deux propositions :

I. La Corée rendue complètement indépendante de la Chine, du Japon et de la Russie, qui l'enserment.

II. Abolition des barrières qui isolent la Corée du monde entier.

Hong Jong-ou a l'Angleterre en horreur. Ce n'est sans doute pas seulement parce que cette puissance retient depuis deux ans à Hong-Kong, de connivence avec la Chine, l'ambassadeur que la Corée a désigné

HONG JONG-OU



pour la représenter en Europe — moins favorisé en cela que l'Amérique qui a vu arriver à Washington le premier diplomate coréen en 1889, M. Bou-Koutério, ami de Hong Jong-ou. Les Chinois qui s'étaient opposés violemment et vainement à son départ ne purent l'arrêter en route comme son collègue d'Europe, les Japonais n'ayant pas voulu se mêler de l'affaire et le Pacifique manquant d'escales britanniques. Ce fut sans plus de succès qu'ils tentèrent d'empêcher que le Coréen ne fût reçu officiellement par le président des Etats-Unis.

Cette réception fut l'occasion d'un gros incident diplomatique.

M. Bou-Koutério, ayant rang de ministre, dut passer avant l'envoyé chinois, qui n'était que chargé d'affaires.

A Pékin on poussa des cris de paon, et si l'on se contenta du rappel de l'envoyé coréen, c'est qu'on ne put obtenir sa tête, malgré toute l'insistance qu'on mit à la demander.

Hong Jong-ou est un homme instruit, énergique; il semble animé des sentiments les plus généreux, et est sans doute appelé à jouer un rôle des plus importants dans les affaires de son pays. Quelques personnes, dans un but patriotique et désintéressé, ont pris à leur charge l'entretien du premier Coréen venu en France. Ils pensent que leur protégé saura reconnaître les bienfaits d'un pays qu'il aime et qu'on veut lui faire aimer davantage.

Le meurtre dont Hong Jong-ou vient de se rendre coupable (voir plus loin aux dernières nouvelles), malgré sa noirceur, est-il fait pour donner tort à mon optimisme? J'en doute. Ce n'est pas seulement en Europe que certains crimes politiques sont absous.

Il y a dans l'esprit de Hong Jong-ou un mélange bizarre d'indépendance — qu'attestent ses paroles — et de servilité enfantine. C'est ainsi qu'en prenant maintes précautions, il me communiqua deux photographies, d'une du roi, son maître, l'autre du grand-père du roi. L'usage, qu'il se garde bien d'enfreindre, défend absolument de prononcer les noms de ces hauts personnages, de sorte qu'il m'est impossible d'en mettre un sous ces images. Je ne les lui

rends pas, cependant, sans en avoir fait des croquis assez exacts. Ce sont ces croquis qui sont reproduits ici. Hong Jong-ou est maintenant assez bien en cour pour n'avoir rien à redouter de l'indiscrétion que je commets en les publiant.

Hong Jong-ou est ensuite attaché au Musée Guimet; on l'emploie à la traduction de textes coréens, chinois et japonais — cela l'aide à vivre pendant quelque temps — puis il fournit les éléments d'un roman coréen, *Printemps parfumé*, traduction de M. J.-H. Rosny, qui « apprécie, au cours de ce travail, l'intelligente bonté de son collaborateur ».

Vers cette époque, nous nous perdons un peu de vue. Nous ne nous retrouvons guère que peu de temps avant son départ, lorsqu'il s'agit de faire les fonds pour aider à son rapatriement. En cette circonstance, l'active et inépuisable bonté du directeur de la revue qu'il ne m'est pas permis de nommer, trouve une nouvelle occasion de se manifester.

Bons souhaits de départ du garçon d'hôtel de Hong Jong-ou :

— J'ai eu assez de mal avec ce coco-là. Il y a cinq mois que je le sers, il ne m'a jamais donné un sou. Des clients comme ceux-là, malheur!

Hong Jong-ou s'arrêtera au Japon avant de rentrer chez lui.

En bas, sur le seuil du bureau de l'hôtel Serpente, il donne ses instructions pour faire sa correspondance : à la légation de France de Tokio, et la patronne lui dit : « Sans rancune! »

Rancune de quoi?

Sur le trottoir, il sort de son porte-monnaie une pièce de cinq francs qu'il donne au garçon devenu silencieux.

Les colis sont installés dans la voiture. Il ne paraît pas autrement surpris que je n'y monte pas avec lui. Maintenant il peut bien se conduire tout seul. Nous allons nous séparer. Poignée de main. Je lui dis : « A bientôt »; il me répond : « A bientôt ». C'est tout. Oh! les Jaunes, l'esprit toujours tendu en une éternelle suspicion!

Je lui ai demandé :

— Qu'avez-vous trouvé de mieux en France?
 — En arrivant à Marseille, les chevaux; ils m'ont paru bien grands.
 — Et de moins bien?
 — L'égoïsme.
 Cela, sans qu'il songe à faire la moindre restriction en faveur de ceux qui l'ont fait vivre pendant plus de deux années.

Il emporte un porte-mine à plume d'or, mon dernier cadeau. La voiture a tourné le coin de la rue. Hong Jong-ou, la cigarette aux lèvres, droit dans sa longue robe grise, ne s'est même pas retourné.
 Je ne doute pas qu'il fasse parler de lui un jour; mais quant à recevoir directement de ses nouvelles; je n'y compte guère.

Six mois après, à l'occasion du jour de l'an, je reçois une carte de visite avec ces mots :

« Hôtel de Mi-Si-Moura-Kobé.

« Mon très cher ami,

« Je vous adresse quelques mots. J'ai eu arrivant au Japon, j'ai été attrapé une maladie depuis longtemps que je suis au lit; c'est pourquoi je ne vous écris pas jusqu'à présent, et je ne suis pas encore retourné de mon pays. J'ai eu reçu les lettres de mon père et mes amis, qu'il m'a dit quelque histoire qui m'étonne beaucoup.

« Cher ami, voici, hélas! ma pauvre femme, elle a été morte du mois de mai, je suis très ennuyé pour cela, je reste encore quelques mois ici, j'ai fini cette lettre, mon cher ami, souhaite bonne année.

« Votre ami dévoué. »

J'ai eu tort de douter et je donnerais beaucoup pour écrire le coréen aussi mal que mon ami écrit le français. Il signe maintenant « Hong Djyong-ou ». A son arrivée en France, son nom était ainsi orthographié : Hong-Jeong-ou. Je continue à l'écrire Hong Jong-ou.

Au mois d'avril de cette année, Hong Jong-ou n'est plus au Japon; il n'est pas encore en Corée; il est en Chine, à Shanghai, où il a décidé un de ses compatriotes, Kim-ok-Kium, ennemi du roi, à l'accompagner, et c'est à coups de revolver qu'il accomplit son crime sans courir aucun risque.

Au Japon il n'en eût pas été quitte à bon marché; en Chine il était sûr de l'impunité. Les Japonais ne voyaient pas d'un mauvais œil le conspirateur qui s'était réfugié chez eux, et ils lui servaient une pension — tandis que les Chinois étaient aux ordres du roi de Corée.

Dernières nouvelles.

On lit dans le *China-Telegraph* du 21 mai (édition de Londres) :

« M. Shû, consul coréen à Tien-Tsein, est arrivé le 16 avril à Shanghai, et, le jour même, s'est rendu, avec son interprète en chaise à porteurs officielle



LE GRAND-PÈRE DU ROI DE CORÉE.



LE ROI DE CORÉE.

de couleur verte, au près du juge Houang. L'objet de sa visite était que les restes de Kim-ok-Kium lui soient livrés en même temps que la personne de son meurtrier Hong Jong-ou pour être transportés à Séoul.

« Après de longs pourparlers, le juge et le tao-tai s'étant mis d'accord, l'autorisation demandée était accordée, et ordre donné à un bâtiment de guerre chinois, le *Weiching*, de mettre à la voile pour Echémoulpo le lendemain matin. En même temps, le corps de l'assassiné était transporté à bord et l'assassin y était amené en chaise à porteurs, suivi d'une escorte armée. »

Du même journal :

« Une dépêche officielle reçue à Shanghai nous apprend que le corps de Kim-ok-Kium a été, à son arrivée à Séoul, coupé en huit morceaux qui, avant d'être expédiés séparément dans les capitales des huit provinces du royaume, ont été exposés publiquement, le thorax gisant dans la poussière au pied du gibet, et les membres cloués au-dessus. Chaque morceau a été envoyé ensuite sous escorte à sa destination, en manière d'avertissement aux futurs rebelles à l'autorité du roi. »

Une autre dépêche dit que le jour de l'exécution posthume, le roi a donné un grand banquet aux ministres étrangers, comme pour célébrer d'une façon détournée l'événement du jour.

On ne sait pas encore en quoi consistera la récompense qui sera accordée au meurtrier de Kim-ok-Kium!

Il va bien, mon ami Hong Jong-ou!

FÉLIX RÉGAMY.

LE POINT NOIR

NOUVELLE

(Suite et fin.)

2^e COMMIS. — Permettez, madame, la gerbe est plutôt Louis XV, époque de transition, par conséquent...

3^e COMMIS. — En faisant une dorure mate, on arriverait à donner plus d'unité à l'ensemble.

Le patron, perché sur une sorte de chaire qui s'élève comme un trône au milieu des pendeloques de cristal et d'or, voyant que ses commis perdent

du terrain et disent des absurdités, descend et vient à nous.

— On pourrait, dit-il, soumettre à ces dames et à monsieur un projet.

Pendant tout ce dialogue, je suis arrivée à saisir le bouton de la porte, et mon gendre vient de rallier. Je nous crois hors d'affaire.

— Oui, c'est cela, me hatai-je de répondre, un dessin..., quelque chose de pur et d'élégant.

Le premier commis fait un suprême effort pour nous ressaisir.

— Mesdames, dit-il, nous avons des sujets de cheminées tout à fait remarquables; et en grand nombre, signés des premiers artistes; voulez-vous jeter un coup d'œil sur nos collections?

Et refermant la porte avec grand soin, comme pour nous préserver du courant d'air, il nous dirige de force vers une autre partie des magasins.

100 faunes, 40 lutteurs, 10 Orphée, des Mignon, des Psyché, le Matin, la Victoire, que sais-je? il y a de tout, en bronze vert, jaune ou noir.

Je vois avec terreur que mon gendre s'impatiente; il mordille la pomme de sa canne. Mon Dieu, s'il a'ait rompre! Il faut nous en aller à tout prix. Affolée, je tombe en arrêt devant une statue de la Mort.

— Que c'est gracieux, dis-je... pour la chambre à coucher, sur le chiffonnier... on pourrait voir... nous y penserons.

Et tout à fait aimable :

— Nous reviendrons certainement; je suis enchantée de ce que je viens de voir; au revoir, messieurs.

Et je m'élançai vers la porte. Les enfants sont déjà dehors pouffant de rire.

Je ne ris pas et les commis non plus.

Enfin nous voici de nouveau en voiture, une voiture à compteur qui a marché tout le temps consacré aux gerbes, aux socles, et aux sujets; l'heure me revient à trois francs cinquante, c'est donné, cette séance artistique.

— Il n'y a rien dans cette boîte, dit mon gendre avec mépris; allons donc voir chez Thiébaud.

— Moi, résignée à tout. — Cocher, rue Denfert, 137; entrez dans la cour.

Et nous recommençons ainsi dans quatre ou cinq fabriques. Lorsque nous avons tout vu, je demande aux enfants ce qu'ils en pensent; Suzanne me répond d'une voix suave :

— Maman, nous prendrons l'onix rouge que nous avons vu en premier lieu rue Saint-Pol; avec une dorure mate comme on nous la propose, Louis croit que ce sera très bien.

Et vous voulez que je les aime, ces êtres-là!

Nous rentrons ahuris, exténués; il est sept heures; la maison est tiède, et il flotte un parfum de lilas blanc autour de nous; les fauteuils sont hospitaliers, un grand abat-jour tamise la lumière, nous allons dîner tranquillement tous les trois; il n'y a plus qu'à se laisser vivre.

Allons donc, c'est le plus dur qui commence. Mon futur gendre a une idée fixe, c'est d'embrasser sa fiancée; et moi, j'en ai une également, c'est de l'en empêcher. Il a des inventions diaboliques, la lutte se poursuit ardente jusqu'à la fin, et je suis battue.

A part cela, il est charmant, ce garçon; des yeux doux, une bouche accueillante, un nez de château, de jolies moustaches, je suis contente, je m'attendris. Et pour le lui faire comprendre, je pose amicalement ma main sur son épaule en témoignage de sympathie maternelle.

Qu'est-ce? cette épaule a cédé sous mes doigts, on la dirait en coton.

Je m'éloigne, je regarde la silhouette cambrée du fiancé : irréprochable. En voilà un qui nous trompe, pensais-je avec horreur; et soudain, je le déteste.

Pourtant, il cause avec Suzanne, et son regard est si franc, sa voix si vibrante de sincérité! Non, je ne puis croire... cependant, je suis sûre que c'était du coton.

— Vous avez un bon tailleur! lui dis-je sous l'empire de cette nouvelle préoccupation.

— Je crois bien, c'est papa qui paye.

Oh! dès l'instant que c'est papa... mais le roué ne m'a avoué ni l'adresse ni le nom de son complice.

Toute la nuit, je pense à cette épaule; il faut que je sache! Ce que j'ai pris pour du coton, c'est peut-être un moelleux embonpoint; pourtant on le dirait maigre comme un chat. J'ai tellement envie de croire à une erreur qu'au matin, je suis certaine de m'être trompée. Ce n'était pas du coton.

A deux heures, la sonnette retentit. Pauvre sonnette, elle ne fait plus que cela. Un rayon lumineux passe dans les yeux de ma fille : hélas! c'est lui.

Il prend la main de Suzanne... Est-ce qu'il ne se tient pas un peu sur le côté gauche? non, c'était une